

Fioritures

Sandrine Willems

Les vêtements il me semble que je ne les ai jamais aimés. Toute petite déjà je préférerais me promener nue, et aurais voulu vivre sur une île de sauvages afin de continuer. Non par goût de l'exhibition, mais par celui d'une liberté que tout habit entrave, ou de cette vérité qui, comme moi en rêve, ne peut qu'aller toute nue. Si souvent me reviennent les mots de Racine: "que ces vains ornements, que ces voiles me pèsent..." Le vêtement c'est pour moi, plus janséniste encore que Racine, l'origine des dissimulations, l'emblème des séductions faciles, l'incarnation du superflu – à ceci près qu'ici, rien ne s'incarne véritablement.

Oui mais... "de quelle étoffe es-tu", me demande un scrupule, sentant que sous le dernier voile s'en cache encore un autre. Car où finit le corps, où commence l'habit, la peau n'est-elle pas un vêtement de plus, et sous elle la chair n'est-elle habit de l'âme, comme disaient certains, qui souvent préféreraient ne pas aller voir, de quoi l'âme elle-même n'était que la façade. Sous son apparence futile, l'habit se fait métaphysique, et si Racine se vouait au théâtre, mon jansénisme en vient à douter de ce qui différencie l'homme de l'oignon.

De là à repérer des vêtements qui auraient changé ma vie... Tant qu'à renouer avec les perplexités du baroque, autant en épouser aussi les paradoxes – et entre les vêtements, choisir les plus paradoxaux, les plus ténus, les plus inconsistants. Ceux qui me marquèrent d'autant plus qu'il ne furent pas miens, pour la plupart, sinon dans le royaume des songes – dont la vie, comme chacun sait, n'est que le souverain.

Commençons donc, sur des corps de peinture ou de pierre, par ces riens qui ne visent qu'à les faire paraître plus nus: ces bandelettes qui ne servent à rien, sinon à mieux cerner la chair d'une statue, ces voiles transparents et mouillés, qui révèlent plus qu'ils ne les cachent les rondeurs des Vénus. Des voiles qui seraient des appels au viol, si déjà la proie ne s'offrait toute crue. Et puis aussi, sur la nudité de nos premiers parents, ces feuilles de vigne, qui non moins que pelures d'oignons reliant l'humain au végétal, La Bible, cependant, ne dit-elle qu'Eve et Adam, sitôt le péché accompli, se virent affublés de vêtements de peau? Pas d'exégèse ici, je n'irai pas relire le texte sacré, ne voulant parler que de mon étonnement d'enfant. Ainsi la peau, d'emblée, ne fut-elle que harde, afin de masquer on ne sait quelle lèpre, sur des corps à jamais déflorés. De quoi décourager, à tout jamais, la plus spiritualiste des métaphysiques.

“Ceci n’est pas une peau” : je ne trouvais que cela à répondre, paraphrasant un célèbre questionneur du réel, lorsque j’eus le désir d’étoffer ma trop frêle peau par celle d’une bête, mais sans pour autant écorcher cette dernière. Me contentant dès lors d’une imitation de fourrure, mais si savamment imitée qu’on s’y serait trompé, je ne voulus pas passer pour une meurtrière, et inscrivis donc, sur mon dos, ces quelques mots, qui firent se retourner certains, à mettre ainsi le sens sans dessus ni dessous : si ce n’était pas une peau, le roi n’était pas nu seulement, mais à vif. Il ne lui restait plus qu’à se parer de mots, comme moi ; et j’avais beau ne pas priser les atours, ceux qui, dans les contes de mon enfance, étaient d’hermine ou de vair, me firent longtemps rêver, d’être à la fois de chair et délicieusement éthérés.

Peau d’âne aussi me laissa songeuse, et je la soupçonnais de préférer, comme moi, aux velours et aux taffetas les poils rêches de la plus douce des bêtes. Car n’était-ce pas pour la conserver sur elle qu’elle refusait, après les avoir demandées, ces robes de lumière, de la couleur du temps, ou tissées de perles de pluie ? Soeur en cela de cette princesse, dans le spectacle de marionnettes que je dus voir vers cinq ans et dont je me souviens si précisément, qui exigeait de ses soupirants qu’ils enfilent en collier les goutellettes de sa fontaine ; le plus rusé, à la fin, l’invita simplement à les choisir elle-même – et la princesse, brutalement ramenée, comme moi, à la réalité, par cette petite flaque s’écrasant dans sa main, y voyait s’écraser son espoir de se parer comme une sirène.

Ce fut une autre marionnette, plus tard, qui me rappellerait à cette métaphysique du vêtement, lorsque lâchée par ses fils, et s’effondrant, elle me donna l’image la plus vive de la mort – où brusquement le corps choit comme un bout d’étoffe. Le Bernin n’annonçait rien d’autre, en ses saintes extasiées, si proches déjà de l’agonie, et dont le corps se dissout en drapés. La chair en Verbe, et la pierre en lumière. Ceux de ses contemporains qui s’illustraient par le dessin, en leurs études de drapés le disaient aussi bien : qu’il fût de satin ou de bure, tout vêtement, lorsqu’on le regarde assez, se résume à un jeu d’ombres et de clartés.

Aussi est-ce une aube que j’élirais comme costume dernier, un aube par le nom même soeur de l’aurore, cette robe toute blanche de communiants, pour laquelle sans doute je fis ma communion – mais que je ne pus jamais porter, vu que par plaisanterie du sort, la paroisse, cette année-là, ne trouva pas d’aube à prêter. Le jour de cette première communion, je m’enfouis donc dans les immenses bouquets de lys qu’on m’avait offerts, pour oublier mon rêve d’être vêtue en lys. “Ne te soucie pas de ton vêtement, le lys des vallées, par le ciel, n’est-il pas mieux paré que les princes de la terre ?”

Depuis, j’attends du ciel qu’il me transforme en lys. Et pour hâter un peu une telle métamorphose, c’est de l’arôme de cette fleur que désormais je me parfume. Puisqu’en ce

monde il ne sied pas de se promener tout nu, et qu'il faut bien en passer par les fioritures,
qu'un parfum de lys me soit le plus royal des vêtements.